

Veille versus écoulement

Par René-Maxime Parent – Reporter 2014-15 de Danse-Cité

6,3 Évanouissements

Sortir des mots

Aujourd'hui, j'essaye de mettre en place des jeux qui aident les gens à régler leurs problèmes par d'autres biais que ceux auxquels ils sont habitués : quand tu dances, tu déconnectes ton cerveau, tu te débarrasses de certaines toxines, tu réinjectes au sein du système musculaire tes quêtes intérieures et tout ce qui brouille en permanence ton esprit. Et, sans même t'en rendre compte, tu trouves des réponses profondes et complexes aux questions sur lesquelles tu butes habituellement. C'est le corps qui offre les meilleures solutions, pour peu qu'on l'écoute. - Margie Gillis, Nouveau Projet no.6. (2014)

Lorsqu'on s'évanouit, on voit noir ! Des points crépitent... Puis, on tombe dans cet état de veille qui rend le réveil mystérieux. Tout le monde autour nous regarde; c'est comme une renaissance. Le spectacle *6,3 Évanouissements*, sous la direction de Catherine Tardif et Michel F Côté, renverse la citation de Margie Gillis. Le duo nous présente une chorégraphie de la perte de conscience. On n'y sort pas des mots, on prive plutôt les mots de leur sémantique ce qui accentue le poids de leur résonance sur les corps.

Fortner Anderson porte ici le poids des mots. Le gabarit de cet homme bedonnant détonne de l'agilité des danseurs, mais se rapproche de celui des deux techniciens. Le physique serait-il la clé du mystérieux nombre « 6,3 » ? Anderson est un poète, il est animateur à la radio de CKUT-FM. Sa corpulence est mise à l'épreuve lors de deux numéros : la chaise et l'échelle, deux piédestaux qui semblent symboliser le statut et l'ascension sociale. Dans un monde de mouvement, celui qui dispose d'objet pour s'asseoir ou pour s'élever obtient une sorte de statu quo face au groupe. Originaire du Midwest et du sud-ouest des États-Unis, ce poète est l'un des pionniers de la scène montréalaise du spoken word, alors on finit par lui laisser la tribune pour qu'il fasse une allocution. Chaque ligne débute par ce « Once » inquisiteur, un coup de marteau martial qui fait vibrer le sol.

Avant d'entrer dans la salle, les spectateurs s'entassent au deuxième étage. « Bougez plus ! » : le coup de gong vient de retentir. Michel F Côté, Marc Boivin, Benoît Lachambre, Fortner Anderson et Catherine Tardif, assis sur des chaises, entrent en transe. Leurs bustes semblent possédés, leurs gorges se gonflent et leurs yeux roulent vers le néant. Un lieu se niche à l'intérieur de leur cage thoracique. Quelque chose les anime. Les ouvreurs nous conduisent vers l'arrière-scène. Le technicien est là pour nous accueillir. Le refuge de la technique s'étend sur la scène grâce à deux tables de paperasse électronique. Sur un sol noir mat, Sophie Corriveau danse lentement, tournée vers elle-même. Trois projecteurs la magnifient. Les spectateurs l'entourent le long des trois murs en briques blanches.



Les danseurs et techniciens © Nicolas Ruel

1+1 (2) 3 = 6 ?

À plusieurs reprises dans le spectacle, le geste se transforme en son contraire produisant un effet unheimlich. Alignés comme des dents vissées dans une mâchoire, les danseurs sourient exagérément. Cette démonstration de joie se transforme en expression de peur avec la même force de crispation. L'alignement se désaligne. Ce contraste entre la joie et la peur devient symétrique sous une forme nouvelle. L'alignement des corps s'est modifié tranquillement en cadre de télé. Les visages des danseurs apparaissent à l'écran comme une famille s'entasserait devant un ordinateur portable pour chanter un joyeux anniversaire à leur proche à l'étranger. Le chant devient vite le canalisateur de la colère de chacun. Le cocon du foyer se métamorphose en nymphe de haine.

Un danseur essaye de réanimer une danseuse inconsciente en la posant sur ses deux pieds. Sans succès, son corps mou lui glisse entre les bras. Par la suite, j'ai cru percevoir une sorte de lieu de torture. En considérant cela, lorsque le danseur tente de réanimer la danseuse inconsciente la signification n'est plus la même. Son corps mou semble avoir été torturé. Une autorité serait-elle responsable de cette maltraitance ? Ces trois danseurs dont le sang a coulé le long de leurs bras en « V », la tête enveloppée dans leur chandail foncé, semblent incarner cette humanité qui échappe au pouvoir.

Près des tables de régie, un microphone se tient droit sur son pied. Catherine Tardif l'utilise comme porte-voix en trois temps. Elle glousse comme une poule, étire les gloussements pour émettre des sons plus doux, puis, dans le dernier tableau, nous berce pour adoucir l'ambiance. Ce chant boucle la boucle avant que le public ne quitte la salle. Au début du spectacle, le passage des spectateurs de l'extérieur à l'intérieur de la salle semblait suggérer une transposition, comme si la cage thoracique des danseurs en transe dans le hall se transformait en espace scénique pour laisser place à la danseuse magnifiée devant le rideau noir. Pendant cette chorégraphie intimiste, Sophie Corriveau semblait être animée par une voix intérieure et cette voix pourrait très bien être le chant du dernier tableau.

J'ai perçu l'allocution de Fortner Anderson comme étant un discours autoritaire et, en réponse à cette stature, les danseurs comme étant les pantins de leur hôte : assis dans une salle de classe ou au cinéma, ils dévorent chacun leur pomme pour la recracher comme du pop corn. Le poids du propos dominant aurait alors modelé les danseurs en hommes-canons délirants.

En résidence

Notre enquête se propose de montrer comment par suite de cette représentation chosiste de la civilisation, les formes de vie nouvelle et les nouvelles créations à base économique et technique que nous devons au siècle dernier entrent dans l'univers d'une fantasmagorie. Ces créations subissent cette « illumination » non pas seulement de manière théorique, par transposition idéologique, mais bien dans l'immédiateté de la présence sensible. - Walter Benjamin, Paris, capitale du XIXe siècle.

Pendant leur premier jour de résidence à l'Agora de la danse, les huit artistes et concepteurs faisaient leur mise en place. Soudain, Daniel Soulières (Directeur artistique de Danse-Cité) demande au technicien : « L'Agora de la danse nous laisse danser sur leur plancher ? » Il lui répond : « Oui, ce n'est pas la première fois. » Dans un tableau du spectacle, ce technicien vient s'insérer au milieu des sept artistes et concepteurs assis derrière la longue table de régie. Le fait d'avoir détaché ses cheveux, de même que le jeu de lumière qui découpe les silhouettes, dépeint la dernière Cène. On retrouve d'ailleurs, plus tard, l'incarnation de Jésus sur le pont (ici la passerelle technique près du plafond). Il tourne la manivelle et le rideau balaye la salle.

Vestige des théâtres traditionnels, le rideau prédomine dans ce spectacle. Pendant que le rideau recule, l'espace au milieu laisse passer un faisceau de lumière. Un rayon chaud qui amène les danseurs à venir s'écraser au soleil. Un à un, ils tombent comme des mouches. Puis, la masse de tissus se referme pour revenir vers les spectateurs. Un danseur sort du rideau et le longe. Il marche jusqu'à la porte, l'ouvre et s'adresse à quelqu'un à l'extérieur. À un moment, le rideau se referme sur le poète couché par terre. À la fin, les deux pans de tissus enserrant le monticule d'objets.

Un tableau impressionnant de ce spectacle demeure, pour moi, la scène mystique. Un son qui se définit par sa force et son intensité fige l'espace dans un bloc. Les toiles sur les grandes fenêtres rectangulaires changent de couleur. Ce son indéterminé pourrait autant être l'œuvre d'une puissance divine que d'une onde électrique. Puis, alors que les danseurs entrent dans une sorte de convulsion ininterrompue, les jambes du poète s'érigent en colonnes de temple. Il fait l'étoile afin de capter toute cette énergie qui l'insère dans un mouvement ondulatoire infini.

Chorégraphe-interprètes **Fortner Anderson, Marc Boivin, Sophie Corriveau, Michel F Côté, Benoît Lachambre** et **Catherine Tardif** / Direction artistique **Michel F Côté** et **Catherine Tardif** / Direction musicale **Michel F Côté** / Éclairages **Marc Parent** / Direction de production et technique **Lee Anholt**

Présenté du 12 au 15 novembre 2014 à l'Agora de la danse